

OUVERTURE

Jean Baudrillard: le paroxyste indifférent

Michel Maffesoli

Professeur Émerite en Sorbonne

À une époque fort adonnée à l'insignifiance ou, ce qui revient au même, à la recherche frénétique de la nouveauté, il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'il est des constantes anthropologiques qui, toujours et à nouveau, taraudent chacun d'entre nous et, bien sûr, l'être social en son entièreté. C'est bien cette préoccupation qui a toujours animé le souci de la *radicalité*, coeur battant de l'oeuvre de J.Baudrillard

N'oublions pas qu'il était, tout d'abord, germaniste. D'où l'intime connaissance qu'il avait de quelques auteurs classiques, tel Max Weber ou Georg Simmel. D'eux il avait hérité qu'il était important de penser à contre-pente. Mettre ses convictions et ses croyances entre parenthèses, afin de mieux décrire ce qui *est là*. Le fait, aussi, que nous *sommes là* confrontés au tragique en toute son ambivalence. C'est ce que du *Système des objets* à la *Séduction*, sans oublier *L'échange symbolique et la mort*, caractérise l'épistémologie baudrillardienne!

Le retour du destin

C'est avec *Le miroir de la production* (1973) que Baudrillard ébauche ce que nommerais le retour du destin sur la scène sociale. Le destin c'est quand l'histoire tend à prendre forme. Les archétypes en sont l'expression. Archétypes soulignant que toute vie en société est tributaire de figures aux racines profondes. Ainsi les figures avec lesquelles commence l'histoire de l'humanité en sa version sémitique, fondement de la tradition occidentale: Adam et Eve avaient deux fils, Caïn et Abel, *frères et ennemis* comme l'on sait. *Frère ennemi* voilà bien une ambivalence fondamentale, une lutte à mort que l'on va retrouver dans de nombreuses mythologies.

En bref, la tension est la matrice de toutes choses. C'est l'énergie qui maintient en mouvement l'histoire du monde. C'est également cette tension qui fait de tout un chacun un être vivant. Vivant de son ambiguïté même. Vivant du fait que l'altérité le constitue. Héraclite voyait dans le combat la source de toute existence. Et, comme en un lointain écho, Rimbaud rappelle justement que «Je est un autre». Tout cela soulignant que l'harmonie est conflictuelle et qu'il n'y a d'équilibre que dans la bonne gestion de la

différence.

En de nombreux articles de presse, J.B rappelait que dans le moralisme ambiant il est fréquent de privilégier un unanimité de principe. *Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil!* Tout autre est la vie réelle, reposant sur un tragique structurel. C'est bien ce qui apparaît dans un de ces grands récits fondateurs qu'est le christianisme, pour lequel la croix, «scandale pour les sages de ce monde» va servir de signe de ralliement. Il en est de même du freudisme qui voit dans le «meurtre du père», individuel et collectif, l'origine de la civilisation. Et que dire du marxisme, pour lequel la «lutte des classes» est le moteur essentiel de l'histoire! La vie quotidienne n'est pas en reste. Des *moqueries à parenté*, dont nous parlent les ethnologues et qui peuvent être d'une rare violence, aux scènes de ménage et autres polémologies conjugales ponctuant la vie des couples, large est le sceptre de toutes ces agressivités ponctuant la vie de tous les jours, et témoignant que la vie n'est pas «un long fleuve tranquille». Mais que sa saveur tient beaucoup aux épices qui l'assaisonnent.

C'est en reconnaissant en soi-même et dans l'autre ce mixte inextricable qu'est l'ami-ennemi que l'on peut accéder à cet ordre concret. Celui où l'étrange, l'étranger, l'étrangeté, ont leur place. Une place qui n'est pas mineure. C'est cette reconnaissance qui est au fondement même de l'oeuvre de Jean Baudrillard. Ce qui constituait son non-conformisme structurel, inhabituel, et pour beaucoup choquant dans le règne de la bien-pensance!

Risque zéro?

Autre élément de sa radicalité c'est lorsqu'il rappelait que c'est en surprotégeant que l'on rend faible. Ainsi l'enfant, élevé dans du coton est-il incapable de se défendre et de résister aux attaques venues de l'extérieur ou de l'intérieur. Il s'agit là d'une constante de la civilisation de tout vouloir maîtriser, jusqu'aux petits aléas de l'existence quotidienne. La peur du risque, tant au niveau individuel que collectif est, certainement, une des constantes de l'espèce humaine. Peut-être est-ce même le moteur essentiel du progrès améliorant la qualité de vie matérielle et permettant un perfectionnement moral.

La chose est entendue, et le bon sens en convient. Mais la chose se complique quand le progrès devient progressisme. C'est-à-dire quand il se systématisé en doctrine, voire en idéologie. Mythe unique auquel tout et tous doivent se soumettre. Forme profane de la divinité à laquelle il convient de sacrifier tout idéal, toute intensité d'être. Sacrifice aboutissant à ce que l'on pourrait appeler, de nos jours, le «*correctness*».

Pourtant nombreux sont les penseurs d'envergure qui ont rendu attentif à la nécessaire *part d'ombre* (C.G. Jung) pour l'homme en particulier, pour l'humanité en général. *Part maudite* (G. Bataille), *instant obscur* (Ernst Bloch). On pourrait multiplier à loisir les expressions consacrées à ce que j'ai, pour ma part, appelé la «part du diable». Toutes choses traduisant cette sagesse enracinée ayant compris qu'il valait mieux accorder une place au mal irrépressible constituant notre humaine nature, sous peine d'être submergé

par son irruption incontrôlée. Le fameux retour du refoulé. Le mythe rapporte que lorsqu'on refusait au dieu Pan l'entrée dans la cité, il mettait la *panique*. Alors que son acceptation, ritualisée, j'allais dire homéopathisée, permettait d'en limiter les méfaits, à tout le moins de les circonscrire. Voilà bien une sagesse d'immémoriale mémoire sachant de savoir incorporé que le «mieux est l'ennemi du bien».

Alors qu'elle est, de nos jours bien négligée, la pensée de Georges Bataille se retrouve, tel un fil rouge dans toute l'oeuvre de Baudrillard. Ce qui est bien résumé dans son livre *Le crime parfait* (1995), où au nom d'un Réel riche de l'irréel il analyse la «crime» d'une «réalité» simplement économique ou sociale: celle de la modernité. Avec l'ironie qu'on lui connaît il déconstruit ce «mieux» fascinant une intelligentsia hors sol.

Et c'est ce *mieux* qui, en particulier à partir du XIX siècle, s'est employé à aseptiser la vie sociale. Les historiens de ce siècle, apogée de la modernité, montrent bien comment, subrepticement, l'hygiénisme s'est capillarisé dans l'ensemble du corps social. Comment, aux travers des diverses institutions, il a «formaté» l'individu et ses divers modes de vie. Tout comme il a canalisé les ardeurs et les énergies constitutives de ce que l'on considérait comme des «classes dangereuses». C'est cette *aseptie* qui peu à peu a énervé le corps domestiqué. *Stricto sensu* lui a enlevé ses nerfs. C'est-à-dire sa capacité de résistance aux anticorps pouvant l'atteindre.

Dès lors, peu à peu, se met en place, avec pour lointaine référence la radieuse cité céleste, un mécanisme de protection. Protection contre les assauts du malin, ce sera l'objet de la théologie, contre les attaques du mal et les systèmes moraux en font leurs choux gras, contre les multiples dysfonctionnements sociaux et toutes les grandes idéologies du XIX siècle vont s'y employer continument.

Mais ces diverses théories de l'émancipation, religieuse, morale, politique ont une conséquence redoutable: la soumission. En effet, celui qui protège attend, en retour, que l'on se soumette à ses injonctions, *desiderata* et autres prescriptions normatives. Il y a là, dans la foulée du paternalisme spécifique au moralisme du bourgeoisisme le désir de garder l'humanité dans une perpétuelle infantilisation.

Voilà quelles sont les racines anthropologiques de la sécurisation à outrance. Ce qui va culminer dans l'idéologie du «risque zéro» et autres principes de précaution. Les multiples interdictions ponctuant l'existence en portent témoignage. Conduire, manger, s'habiller, boire, fumer, aimer, habiter et l'on pourrait à l'infini substantiver nombre de pratiques de la vie quotidienne, tout va être constellé de règles précises, rigoureuses, impératives, ne laissant plus de place à l'expression de la plus simple vitalité. C'est un tel refus de l'excès, fût-il minime ou ponctuel qui peut conduire à son exact contraire. En termes savants: *hétérotélie*. *Effets pervers* faisant que ce qui est obtenu est le contraire de ce qui était attendu. L'animal humain se souvient qu'à côté de la raison, il y a ses émotions, ses affects, ses passions et qu'à trop les brider ou les dénier, on aboutit à une société dans laquelle on est protégé certes, mais où l'ennui conduit à une mort non moins assurée. C'est bien contre cela que Jean Baudrillard se pose en *paroxyste indifférent* (1997), ce qu'il nomme: le «charme discret de l'indifférence». N'être en rien engagé de manière à savoir dire l'entièreté de l'être? En ce qu'il a d'inquiétant, mais aussi de vivant.

Pour la mort

C'est bien le leitmotiv de l'ample symphonie heideggerienne: *Zum Todt*. Mais il n'y a rien de macabre dans ce rappel élémentaire de la finitude humaine. Inéluctablement on s'achemine vers la mort. Et la reconnaissance d'une telle destinée ne va pas sans une certaine jubilation. Les époques tragiques, on commence à s'en rendre compte, sont celles où le festif, sous de multiples formes, joue un rôle non négligeable.

C'est ainsi qu'à l'encontre du sympathique et quelque peu niais mythe progressiste, qui fut un élément moteur de la modernité, Baudrillard rappelle que la sagesse populaire sait bien, de savoir incorporé, que l'impermanence est au cœur même de l'humaine nature. Et comme en écho des penseurs robotatifs soulignent le va-et-vient des cycles marquant le déroulement historique. Ainsi G. Vico rappelant les *corsi et ricorsi* dont est pétrie la culture.

Le cours des choses, le retour d'autres, voire le détour, voilà qui relativise le simplissime linéarisme temporel sur lequel s'est fondé l'optimisme propre à la tradition judéo-chrétienne (sémitique). L'Occident va en hériter et la modernité en parachever les effets. Le fil rouge d'un tel optimisme est la dénégation de la mort. On la retrouve dans l'exclamation de Saint Paul: «Mort, où est ta victoire?» Nulle part, puisque le Christ est ressuscité! Elle réapparaît dans le développement scientifique du XIX siècle avec son souci, son ambition d'un progrès indéfini devant résoudre toutes les vicissitudes humaines. En premier chef, la mort. Mais voilà que celle-ci dans un de ces étonnants *ricorsi* refait surface en de nombreux domaines. Parmi lesquels celui de la fête. Il peut paraître étonnant et quelque peu paradoxal, de voir une telle reviviscence en ces effervescences dionysiaques où prévaut le plaisir d'être et le désir de vie. Et en observateur avisé de l'exacerbation festive, ainsi Sade, ou, plus près de nous Bataille, Baudrillard a montré la proximité existant entre la jouissance vitale et la ritualisation de la mort.

L'échange symbolique et la mort (1976) en témoigne. C'est bien cela que l'on trouve dans les épreuves propres aux diverses formes de l'initiation sociétale, c'est cela, également, qui est à l'œuvre au travers des âges, dans les différentes formes de bacchanales. En chacun de ces cas, pour reprendre la formule de Goethe, on entend l'écho inconscient du «Meurs et deviens». Il n'est que d'écouter le ramdam des techno-parades, de suivre le défilé d'une «gay pride», de participer à une eucharistie païenne dans une boîte disco à la mode, pour se rendre compte que l'enfer et le paradis ne sont que le recto-verso d'une même réalité. Vie et mort mêlées en un mixte sans fin. Ou plutôt *homéopathisation* de la mort par une exacerbation de la vie. Dans ce livre, cela est nommé: «koo Killer ou l'insurrection par les signes», la «pulsion de mort» ou «la mort chez Bataille».

On ne dira jamais assez comment dans le bruit et la fureur de ces effervescences musicales que l'on retrouve de Tokyo à Buenos Aires, en passant par Ibiza, Londres ou Berlin, c'est dans toutes les villes du monde, la *part du diable* qui a droit de cité. Et dans tous ces lieux, dans tous ces moments, on peut observer une intime liaison entre la

possession et la liberté d'être. Voilà qui peut sembler paradoxal tant on a considéré, dans la tradition moderne, que la liberté traduisait le fait d'être *maître de soi*. Et là, dans le temps accéléré d'une musique assourdissante, les corps endiablés montrent, à l'évidence, qu'ils sont à la fois *possédés* tout en exprimant un indéniable «laisser-être». Au sens strict, ils «ek-sistent». Ils sortent d'eux-mêmes, et par là créent un corps collectif qui est, quasiment, palpable pour ceux qui se sont *purgés* des idées convenues. En particulier celles ayant trait, au supposé individualisme contemporain.

C'est une telle mort symbolique, nous habituant à la mort réelle, qui est en jeu dans les fusions, confusions propres aux boîtes de nuit. Le terme lui-même n'est-il pas instructif: aller en boîte n'est-il pas le propre de la «mise en boîte», expression populaire désignant le cercueil? Il s'agit là, consciemment ou pas, d'une démarche initiatique, celle du nomade qui, en vivant sa mort de tous les jours, est bien en chemin (*zum Todt*) vers cette ultime réalité: la finitude lui conférant, en fait, toute sa grandeur. N'est-ce point cela la radicalité, et ce en son sens fort, de l'oeuvre de Baudrillard? Encore un chapitre de *L'échange symbolique et la mort*: «ma mort partout ma mort qui rêve». C'est ce rêve qui parcourt l'oeuvre de J.B. Il en fait l'originalité, et lui donne un aspect prospectif dont on n'a pas fini d'épuiser la richesse.

Nota biografica

Professore emerito alla Sorbona e membro dell'Institut universitaire de France, Michel Maffesoli ha fondato e diretto il Centre d'Études sur l'Actuel et le Quotidien (CEAQ). È autore di molti volumi, tra i quali *Le Temps des tribus* (1988), *La Part du diable: précis de subversion postmoderne* (2002) *La parole du silence* (2016)